

La partie de yass !

Autor(en): **Stock, J.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **67 (1928)**

Heft 25

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-221903>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ein « tsecagnè » de vessâi allâ devant. Lo mâidzo, qu'avâi assebin on diplôme, sotegnâi que lo mondo pouâve mi sè passâ dè mènâ-mor que dè mâidzo... et l'on ni l'autro n'ein volliant dè-môdre.

— Qu'ein peinsâ-vo ? demandâ l'avocat à n'on vilhio païsan que bevessâi trei décis tot solet à 'na trâblia.

— Mè seimblîè, lâo fâ lo païsan, que l'avocat dussè allâ lo premiè et lo mâidzo ein aprî, po cein que, quand on ein mîné peindre ion, lo larro va devant et lo borriau derrei ! *Samy.*

Les Travaux de l'Amateur. Revue mensuelle illustrée. Edition de la Baconnière, Boudry.

Sommaire d'avril : — Le tournage du bois à la portée de tous. — Un chandelier à colonne torse. — La pierre à huile de l'amateur. — Affûtage des scies à bûches (La Bûcheronne). — Un grattoir à parquet fait avec un vieux fer de rabot. — Guide pour exécuter les trous de goujons. — Un vernis bon marché. — Comment faire une épissure. — Le travail de l'ébonite. — Imperméabilisation des toiles de stores. — Autre remède pour calmer les maux de dents. — Exécution des statuettes photographiques. — Découpage de la silhouette. — Construction d'une roue à vapeur. — Un papier de verre qui ne coûte pas cher. — Pour empêcher que la peinture à huile ne prenne sur les vitres. — Petite boîte pour tailler les chevilles et les goujons prisonniers. — Un gant pour polir les panneaux de la carrosserie. — Quelques nouveautés, etc.

LA MALLE

E qui suit se passa à Chesières par une belle nuit d'hiver pendant la réunion annuelle de la Société des officiers et le cours de ski du régiment vaudois d'infanterie de montagne.

Dans un hôtel étaient logés des officiers de tous grades et de tous âges ; deux d'entre ces messieurs, devenus lieutenants sur le tard par la grâce du général et la volonté démocratique des autorités militaires de l'époque, deux anciens combattants promus sur le front, à Bonfol et à Aigle, deux « simples ficelles » ayant perdu l'élégance svelte de la jeunesse et acquis un embonpoint hiérarchiquement supérieur à leur rang, partageaient une chambre du second étage dans la même rangée que des majors et des capitaines aux visages imberbes et jeunes.

Un regain d'école d'aspirants animait toutes ces « ci-devant » en qui s'étaient réveillés, sous l'uniforme, les illusions heureuses et le goût de l'aventure. Alors qu'il était passé minuit et que nul ne se souciait de la diane, les corridors de l'hôtel offraient le pittoresque spectacle des rentrées en chambre d'officiers de différentes armes dont la tenue accusait toutes les fantaisies du quartier : élite fringante et gantée aux visières longues ou à la Cadorna, landwehr pétulante et frondeuse dans les derniers cols rouges que la guerre a démodés, landsturm exubérant, entraîné aux nuits blanches, arborant sur l'oreille avec une grâce canaille le coquet bonnet de police au gland argenté.

Les deux réservistes en question, les lieutenants R., intendand de l'arsenal et M., auteur de ces lignes, sur le point de se mettre au lit, n'avaient conservé de leur équipement que la culotte et les bottes et c'est dans cet habillement plutôt sommaire, d'où les insignes de grade étaient bannis, qu'ils restaient plantés sur le seuil, l'esprit obsédé par l'idée folichonne de « faire le sac » au lit d'un supérieur qui s'attardait au restaurant. Ils s'apprêtaient donc à donner suite à leur projet téméraire lorsqu'un capitaine apparut se dirigeant d'un pas incertain de leur côté tout en scrutant du regard les numéros inscrits sur les portes. A sa vue, le lieutenant M. eut une inspiration ; avisant une malle de selle que l'ordonnance d'un officier supérieur avait laissée en panne à l'entrée du corridor, il s'avança et, de sa voix la plus profonde, de ce ton de commandement empreint de distinction auquel un inférieur en grade ne se méprenant pas, il s'adressa au nouveau-venu en ces termes :

— Oserais-je vous demander, capitaine, de m'aider à transporter ma malle ? »

L'interpellé, au son de cette voix, joignit les talons et se confondit en politesses.

Puis, la malle fut promenée jusqu'au fond de l'étage tandis que R., rentré aussitôt dans sa chambre, mordait un oreiller pour étouffer un fou-rire bruyant et inextinguible.

Oui, mais... le lendemain, à l'heure du petit déjeuner, les facétieux lieutenants territoriaux se trouvèrent à table, — ô bizarrerie du sort, — en face du capitaine de la veille. Le jeune chef de compagnie, qui se souvenait sans doute de l'histoire de la malle, eut le loisir de dévisager, entre deux tasses de chocolat, un officier subalterne dont le visage ne lui était plus inconnu. Il laissa échapper un sourire, mais ne dit mot. Les farceurs se tinrent cois et ils conclurent que leur « capitaine d'élite » avait de l'étoffe pour s'adapter aussi aisément aux situations les plus diverses ; ils ne se trompaient pas, puisque le capitaine est devenu commandant de bataillon.

Alphonse Mex.

NE CONFONDONS PAS



Besançon, au-dessus de la porte d'entrée du No 10 de la rue Champrond, se lit l'inscription que voici :

GENEVOIS
IE SVIS SANS
ESTRE HVGVENOT
1. 6. 2. 4.

Intrigué à juste titre nous avons eu la curiosité de rechercher qui pouvait bien être l'auteur de cette profession de foi d'un citoyen appréhendant d'être compromis par son nom. A cette époque, en effet, les protestants n'étaient pas tolérés dans la métropole de la Franche-Comté.

La rue Champrond est située dans le faubourg de Battant qui, sauf erreur au XVII^e siècle, dépendait de la paroisse du Saint Esprit.

Il s'agit très probablement d'un bourgeois de Besançon nommé Claudi Genevois allié Gauthier, ou de Nicolas Genevois son fils, domicilié « En Battant » (1636-1638). D'ailleurs, ce nom assez répandu dans la région, n'a aucun rapport avec la ville natale de Jean-Jacques Rousseau.

Ce curieux petit point d'histoire est donc éclairci. *R. C.*

Sans travail. — Deux pauvres rapins flânent devant les toiles du musée du Luxembourg.

— Voilà, dit l'un, on commence à rouvrir les salons.

— Oui, dit l'autre. Mais j'aimerais mieux quelques salons de moins et deux ou trois salles à manger de plus...

Les loups. — On parle, à table, de loups affamés.

— Moi, s'écrie Tartarin de Tarascon, je me suis trouvé récemment, sans arme par un temps de neige, face à face avec trois loups.

— Et alors ?

— Alors, je les ai regardés fixement puis je suis parti les mains dans mes poches, en sifflotant.

— Et ils ne vous ont pas poursuivi ?

— Ils ne pouvaient... C'était au Jardin des Plantes!

AU CONTEUR VAUDOIS

*Pauvre Conteur, tu t'imagines
Que l'on t'oublie et tu te plains
Qu'amis d'antan te font la mine
Et laissent chômer ton moulin !...
Pour excuser un long mutisme,
Je te dirai tout simplement :
Soucis divers et rhumatisme
Aux « vieux » causent bien du tourment !*

*Peut-on chanter douce romance
Quand le ciel pleure et qu'il fait froid ?
Parler d'amour et d'espérance
Quand la douleur raidit les doigts ?
Si les anciens s'en vont, perclus,
D'autres viendront combler les vides !
Leur prose et leurs vers seront lus,
Etant placés sous ton égide !*

*Car le secret pour rester jeune,
C'est de renaitre tous les ans !
En prévision des jours de jeûne,
Fais un appel chaque printemps
Au flot montant du « blé qui lève » !
Mon cher Conteur, va de l'avant !
Nouveaux amis, nouvelle sève
Te rendront fort et plus vivant !*

Louise Chatelan-Roulet.

LA PARTIE DE YASS !



A plus forte commande !

— Bon !

— Carreau atout ! Je prends la retourne, voici le six !

Pour la dixième fois, madame donnait le jeu énervée et rouge de colère, car elle venait de perdre pour la neuvième fois, elle jeta un regard furieux à son mari qui venait de ramasser la nelle.

La partie était acharnée et le ménage Lepoirier, venu à Cully-Plage pour se reposer de deux ans d'un labeur ininterrompu dans le commerce de l'épicerie, trompait la monotonie du séjour pluvieux par d'interminables parties de yass.

Dehors il pleuvait à verse, les rafales incessantes fouettaient les carreaux comme aux plus beaux jours de l'automne.

— Quel temps ! Eugénie, s'écria soudain le mari, ah ! nous aurions mieux fait de rester chez nous !

— C'est toi, François qui as voulu venir jouer ici. Il te fallait des baigneuses en maillots, n'est-ce pas ?

François courba la tête à l'apostrophe de sa femme, ne répondit pas au reproche et avait donné les cartes, déclara :

— Tiens ! c'est pique qui est atout ! Attention c'est le bour qui est tourné !

— Je n'ai jamais le six !

Après deux levés, ayant levé le six, il prit encore la retourne, puis il annonça triomphalement deux cents !

Sa femme lui jeta les cartes à la tête et s'en fit à la fenêtre contempler le ciel gros de menaces.

— Qu'est-ce que tu as, ma petite ? fit l'ancien épicier.

— J'en ai assez de toujours perdre, s'écria la femme, va chercher d'autres partenaires.

— D'autres partenaires ! c'est facile à dire. Ils ne connaissent personne.

Hargneuse et agressive, Eugénie était partie à la cuisine faire des observations à Marie, qui ce jour-là, ne la trouva pas de son goût.

Elle arriva dans la salle à manger comme une furie.

— Monsieur, c'est dit, je m'en vais, hurla-t-elle, rouge de colère. Si madame a perdu, je n'ai plus point cause !

François ouvrit des yeux tout grands, à l'ouïe de cette catastrophe.

— Ne faites pas cela, ma pauvre fille, vous êtes presque de la famille, et puis au fond, où vous placer ? vous ne savez pas faire grand-chose !

L'orage éclata alors :

— Ainsi, vous n'êtes pas satisfaits, qu'est-ce qu'il vous faut donc ? Un maître d'hôtel ?

Elle rappela l'existence laborieuse des Lepoirier, mangeant à la cuisine avec elle, en hiver par économie. Elle les avait supporté à sa table et maintenant on l'accablait de reproches.

— Allons, calmez-vous, Marie, fit soudain François. Je comprends votre aigreur, ce ton de chien en est aussi la cause !

Comme la bonne, sourde à ces paroles tempérisatrices, tambourinait furieusement des doigts contre les vitres, il risqua à voix basse :

— Marie ! Tenez, vous devriez apprendre à jouer au yass !

Elle haussa les épaules et répondit à son patron ébahi :

— Il n'y a pas que vous qui connaissiez le yass, allez !

Ce fut une révélation et François répondit continant :

— Allons ! mettez-vous là, et donnez les cartes !

Et tandis que Marie rassérénée s'installait face de lui, il fredonna :

— On fait un petit yass ! On fait un petit yass !

Et la partie commença et finit par la victoire de Marie.

N'entendant plus rien, madame Lepoirier entra au salon et, interloquée de voir nos deux joueurs, elle ne put retenir une exclamation de colère :

— Eh! bien je vous conseille! Ça c'est trop fort!

Son mari, le plus sérieusement du monde lui dit:

— Ça va, ma petite Eugénie! J'ai trouvé un partenaire de ma force! Tu peux aller à la cuisine t'occuper de la vaisselle. Tu viendras nous rejoindre après.

J. Stock.

Habile réclame. — Des centaines de journaux des deux mondes ont reproduit l'annonce publiée par un jeune homme nommé Cullen, dans un quotidien de Chicago:

« **Demande d'emploi** pour un individu sans valeur, propre à rien, six pieds de haut, maigre comme une allumette, portant des lunettes, âgé de dix-neuf ans, mais paraissant en avoir vingt-cinq, ayant fait ses classes de grammaire et occupé vingt-deux places dans les cinq dernières années, dans les compagnies de chemins de fer et des maisons de commerce. Je suis, jusqu'à présent, un raté: je fume, je chique, je bois, je joue. Si quelqu'un veut encore essayer de moi, je me tiens à sa disposition. »

Figaro-revue. — Un quidam s'est assis dans le fauteuil d'opération et garde sa casquette sur la tête.

— Que désirez-vous? lui demande le patron, étonné.

— Une coupe de cheveux! répond le client qui reste couvert et impassible.

Et comme le barbier veut lui enlever sa coiffure, l'homme la maintient en place d'un geste énergique et s'écrie avec la plus délicate candeur:

— J'ai un rhume de cerveau; ne pourriez-vous pas me couper les cheveux sans toucher à ma casquette?



LA MYSTÉRIEUSE VILLA

(Suite).

— Oh, je ne crois pas que cela ait quelque chose à faire avec l'histoire actuelle, répondit le policier, car cela date d'au moins cinquante ans... On n'en parle plus; mais, autant que je puis me rappeler, il s'agissait d'une tentative de vol de bijoux, pour une somme de peut-être cinq cent mille francs..., mais la légende n'exagère-t-elle pas?

— Sans doute, sans doute, dit évasivement le reporter.

Cette même nuit, dès neuf heures, sous un ciel très obscur, Hatch reprit le chemin de la villa Weston... mais à une heure du matin, il descendait en courant le sentier en jetant de fréquents regards par dessus son épaule. Si un rayon de lumière l'avait soudainement éclairé, on eût pu voir que sa face était blanche comme un suaire et que ses lèvres tremblaient. Une fois arrivé dans la chambre qu'il avait loué au petit hôtel de l'endroit, le sceptique journaliste alluma sa lampe et s'assit, l'œil fixe et les traits contractés, sans bouger jusqu'à ce que l'aube parut dans le ciel.

Il avait vu le fantôme étincelant...

II.

Le lendemain, à dix heures du matin, Henri Hatch se présentait chez le professeur Auguste Dusen, son protecteur et ami. En de nombreuses circonstances, le professeur avait aidé le journaliste à démêler l'écheveau embrouillé des grandes affaires policières qu'il était chargé de suivre pour son journal.

Le professeur regarda un instant par-dessus ses lunettes le visage défait du reporter, puis il lui désigna un fauteuil à côté de son bureau:

— Quoi de nouveau? demanda-t-il.

— Un autre mystère, dit Hatch, mais cette fois j'ai honte de vous en parler...

— Pourquoi?

— Parce que je viens d'éprouver la peur la plus violente que j'aie jamais eue de ma vie... et je n'en suis pas très fier... Enfin, il faudra que vous me disiez ce qui a bien pu m'effrayer ainsi.

— Allons, allons, répondit le savant. Dites-moi posément ce qui en est, vous aurez honte après.

Alors Hatch raconta tout ce qui lui était ar-

rivé la veille, son voyage, sa conversation avec le brigadier, la vieille histoire des bijoux, et il continua:

— Il était donc un peu plus de neuf heures et il faisait très obscur lorsque j'arrivai pour la seconde fois à la villa. Je m'attendais bien à quelque chose, mais pas à ce que j'ai vu...

— Bon, bon, continuez...

— Je me dirigeai à tâtons dans la maison. Je me plaçai sur les escaliers parce qu'on m'avait dit que l'Apparition avait été aperçue de là par les ouvriers et je pensais que les fantômes ont tendance à réapparaître toujours exactement aux mêmes points. Je songeais vaguement à quelque apparence que pouvait prendre une ombre au clair de lune, à quelque déformation inattendue d'un objet inaperçu... que sais-je? Ainsi j'attendais très calmement. Je ne suis pas nerveux, c'est-à-dire je ne l'étais pas jusqu'à cette nuit.

Je n'avais pris avec moi aucune lumière. Il me semblait que j'étais là depuis très, très longtemps, les yeux fixés dans la direction du salon et de la bibliothèque. A la fin, je crus entendre tout d'un coup quelque part dans la maison un léger bruit. Cela me fit un peu sursauter, parce que j'étais là sur le qui vive depuis longtemps, mais cela ne me fit pas peur; je crus d'ailleurs qu'il s'agissait de quelque rat courant sur le plancher.

Mais un instant d'après j'entendis soudain le plus effrayant cri humain qu'on puisse imaginer. Ce n'était ni un gémissement ni une plainte, mais un cri, un simple et indicible cri. Et puis, tandis que je tâchais de garder tout mon sang-froid, une forme brillante parut devant moi, surgie de rien, droit devant mes yeux, devant la porte du salon. D'abord imprécise et comme un nuage lumineux, cette apparition prit forme peu à peu...

Le journaliste s'arrêta haletant. On voyait bien qu'il avait été en contact avec quelque chose de surnaturel. Le savant qui l'écoutait remua légèrement et Henri Hatch reprit:

— Cette apparition prit la forme d'un homme du huit pieds de haut environ. Il était recouvert d'une ample robe blanche flottante et toute sa personne semblait irradier une lueur sans caractère ni analogie avec les lueurs que nous connaissons. Cette lueur se fit de plus en plus forte... L'Apparition avait une tête, mais je n'en aperçus pas le visage... Au bout d'un instant, un bras se dégagea de la robe brillante et éleva dans son poing fermé un poignard tout aussi lumineux que le reste...

Je commençais à frissonner et à me sentir lâche, mais je ne perdais pas tout esprit critique et ne voulais pas lâcher pied avant d'avoir vu la suite. Alors, quelque chose d'inouï se produisit: Tandis que j'avais les yeux fixés sur la monstrueuse chose, je la vis élever l'autre bras, et du bout des doigts écrire en lettres qu'*restaient brillantes dans l'air* le mot: « D A N G E R »...

— Etait-ce une écriture d'homme ou de femme? demanda le professeur.

Cette simple question posée sur un ton parfaitement calme eut le don de calmer un peu le reporter qui était encore dominé par la peur, et il sourit.

— Je ne puis pas savoir, dit-il, non, je ne puis pas savoir...

— Bien, continuez.

— Je ne me suis jamais considéré comme un poltron, et je ne suis plus un enfant qui perd tout contrôle sur soi devant une chose que la raison déclare impossible. Donc, en dépit de ma frayeur, je me déterminai à agir. Si l'Apparition était une créature humaine, je savais que je n'en aurais pas peur, qu'elle eût un poignard ou non, et si elle n'était rien, elle ne pouvait me faire aucun mal...

Je sautai donc en bas des marches, et, tandis que la chose était toujours là devant moi, le poignard levé, je m'élançai dessus... Je dus crier en même temps, car j'ai une vague idée d'avoir entendu alors comme un écho lointain de ma propre voix, mais peu importe, car...

Hatch s'arrêta encore. Il faisait de visibles efforts pour garder tout son sang-froid... mais même après plusieurs heures et devant un ami, il se sentait pris d'un tremblement nerveux. Son inter-

locuteur le regardait froidement. Il reprit cependant:

— Comme je bondissais sur la chose croyant l'étreindre, elle s'évanouit, je ne sentis que le vide, mais elle ne disparut pas tout de suite ni tout entière, d'un côté, j'en aperçus encore la moitié, une seconde, puis tout disparut. A l'endroit où indubitablement s'était trouvée l'Apparition, il n'y avait plus rien du tout. Mon élan avait été tel que je dépassai l'endroit où s'était trouvé le fantôme et que je me trouvai tâtonnant dans les ténèbres au milieu d'une pièce que je reconnus un instant après pour la bibliothèque pleine encore d'odeur de vieux livres.

(A suivre). Jacques Futrelle et Michel Epuy.

Confusion. — Vous ne savez pas où je pourrais trouver le « Barbier de Séville »?

— Ma foi non, j'en connais pas... Mais, si c'est pour une coupe de cheveux, y a un tondeur près du Pont-Neuf qui vous fera p't-être ça aussi bien que lui!

Royal Biograph. — Cette semaine, la célèbre artiste suisse Billie Dove et Lloyd Hughes dans **La Reine des Folies**, grand film dramatique en 4 parties. Au même programme **Amour éternel**, touchante comédie dramatique avec, comme principal interprète l'exquise star américaine Mary Astor. A chaque représentation, les dernières actualités mondiales et du pays, par le Ciné-Journal suisse.

Théâtre Lumen. — Afin de donner toujours plus de variété à ses programmes, la Direction du Théâtre Lumen a décidé d'offrir de temps à autre deux spectacles différents dans la même semaine. Vendredi 22, samedi 23 et dimanche 24 juin: **Pour une Femme**, grande comédie mondaine et dramatique. Au même programme **Le Démon du Flirt!** grand film dramatique et humoristique. Dès lundi 25 au jeudi 28 juin inclus: **André Cornélius**, adaptation cinématographique, tirée du roman de M. Paul Bourget.

Pour la rédaction: J. BRON, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

Achetez vos chemises chez le spécialiste

DODILLE
Rue Haldimand LAUSANNE

CAMPAGNARDS! faites l'emploi du

CRESYL STANDARD

le plus puissant désinfectant

AGRICULTURE — VITICULTURE

ÉLEVAGE — HORTICULTURE

SEUL FOURNISSEUR A LAUSANNE

R. GRAUZ, 31, St-Laurent, 31

Demandez Prospectus et prix

Café-Restaurant de la Gare

OUCHY

Spécialités de filets de perches. — Fritures.

J. ROUGEMONT, chef de cuisine.

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes:

W. Margot & Cie

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne

VERMOUTH CINZANO

« Un Vermouth, c'est quelconque.

Un Cinzano c'est bien plus sûr.

P. POUILLAT, agent général, LAUSANNE

Demandez un

Centherbes Crespi

l'apéritif par excellence.